

Confluences culturelles

Deux cités en une

Marrakech et Jérusalem, même amour

"Dans tes portes, O Jérusalem... Nous étions comme des rêveurs" (Psaumes)

par
Shlomo Elbaz

*"Je m'étais déjà trouvé là,
il y a des centaines d'années"*
(Elias Canetti, *Les voix de Marrakech*)

Mémoire des lieux. Pouvoir dissolvant de l'imaginaire. Filtre du souvenir. Philtre de l'inconscient où tout devient possible : mutations, fusions, confusions des lieux, des identités... Cités du monde, revues et corrigées. Métamorphosées par l'imagination, la subjectivité, la biographie de chacun. Tel est mon propos.

Parmi toutes les villes qui façonnent et conditionnent notre être, il en est quelques unes, un petit nombre, qui se détachent, singulières, échappées comme par miracle à la grisaille de nos expériences diffuses et confuses. Elles appartiennent déjà au monde des mythes — mythes individuels se croisant avec des mythes collectifs.

Mon imaginaire à moi fut longtemps habité davantage hanté par deux villes et deux villes seulement. Deux villes qui s'imposèrent assez tôt, marginalisant, éclipsant toutes les autres. Elles forment comme un diptyque à cette ville, la mienne. L'une m'a vu naître : Marrakech ; dans l'autre je finirai mes jours : Jérusalem.

Deux pôles, deux foyers de cristallisation, de rayonnement. Les deux possèdent ce don magique qui supprime les distances, subjugué, ouvre la voie au rêve, au fantasme. Ma vie, tel un vers classique périmé ou un archaïque verset biblique, aura eu ses deux hémistiches, à peu près d'égale durée.

Marrakech - Jérusalem

Deux noms, deux histoires, deux destins. Rien de commun en apparence. Aucune similitude frappante, aucune affinité évidente. Mais en moi, peut-être en moi seulement, elles se sont donné rendez-vous. Cohabitent, s'interpellent, rivalisent, s'épousent.

Rien à voir avec la réalité factuelle de l'histoire, celle physique de la géographie, celle actuelle de la politique. C'est au-delà ou en-deçà. Ici, on est en plein dans le mental. Évanescents mais générateurs d'images et métamorphosant le réel pour le recréer, en brouillant les éléments, combinés autrement, méconnaissables. Alchimie où le subjectif (biographique) et le communautaire (histoire et mythes) se mêlent, inextricables.

Les deux cités vénérables, chargées d'histoire et de passions, éloignées géographiquement, se font face aux deux bouts extrêmes de cette mer intérieure (le terme *intérieure* prend ici toute sa signification ambivalente) où se sont fondues, englouties parfois, civilisations et religions. L'une où l'Occident dit "Extrême" (Maghreb el Aksa), l'autre à l'Orient (Machrek) dit "Proche" ou "Moyen".

Marrakech, tapie depuis plus d'un millénaire au pied du Haut Atlas, dans cette plaine du Haouz balayée par les vents tantôt brûlants tantôt glacés. Jérusalem, accrochée à ses collines semi-désertiques depuis quatre millénaires.

Quelque chose de ce plus ou moins long passé s'est déposé dans le nom de chacune, lui conférant un statut, un prestige.

Marrakech (prononcer : M' rakch)

Quatre consonnes sauvages, dures et sonores, supportées par la seule voyelle largement ouverte, sont la substance phonique de ce nom berbère que son fondateur Youssef ben Tachfine a assigné à sa future et prestigieuse capitale (M' rakch en berbère signifierait : marche vite!) Mais pour l'enfant qu'on était, ignorant l'histoire du lieu, seules les sonorités comptaient. Complétées ensuite et progressivement par les données du climat, de la végétation, de la cuisine... Tout un peuple d'odeurs, de couleurs et de saveurs colorent, rehaussent, nuancent l'image purement auditive qui s'avère refléter parfaitement et comme après coup, la réalité concrète et complexe de cette cité unique, que se disputent désert et jardins, neige et tempêtes de sable, où se côtoient Berbères, Arabes, Noirs, Juifs, métis, dans une mosaïque humaine introuvable ailleurs. C'est en tout cas elle (et non Fès ou Rabat) qui a eu le privilège de donner son nom à tout le pays. Maroc (forme raccourcie de Marrakech) à longtemps désigné pour les Européens la

ville et, seulement à partir du siècle dernier, le pays tout entier lequel, pour les Marocains, s'appelle toujours le Maghreb.

Jérusalem (en hébreu : Yerouchalaïm)

L'autre branche du compas de ce qui fut ma trajectoire biographique. C'est plutôt sous sa version hébraïque "Yerouchalaïm" qu'elle s'est introduite très tôt dans les couches profondes de notre inconscient. Revenant sans cesse dans la liturgie et le folklore, la structure euphonique et eurythmique de ce mot avec ses cinq syllabes musicales s'achevant, ô merveille! en un *aïm* langoureux, rimant au surplus avec *maïm* (eau) et *chamaïm* (cieux), était faite pour enchanter nos oreilles d'enfant.

L'enfant juif du Maroc, il faut le dire, évoluait dans un bain linguistique où l'hébreu classique (biblique, talmudique) avait sa place aux côtés de l'arabe maghrébin (ou du berbère en pays chleuh) et du français (ou de l'espagnol dans le nord) fraîchement acquis.

Ce nom qui nous ravissait physiquement autant que par ses connotations religieuses et culturelles, n'a jamais cessé d'être pour les Juifs du Maroc et d'ailleurs un pôle d'identification puissant, aussi puissant sinon davantage que le sera plus tard cet autre vocable séduisant : Paris.

Dialogue

Aussi fermées l'une que l'autre dans leur couronne de remparts, un secret dialogue entre elles à travers moi s'instaure, nourri de nos propres fibres, de nos propres ferveurs? A un certain niveau, où le mystère est roi, toute distance entre elles s'efface. Leurs différences s'estompent, leurs similitudes (climatiques, "désertique", architecturale, etc.) s'accusent. Des fils ténus proustiens se tissent entre les deux entités qui se rapprochent, s'attirent à travers ce champ magnétique qu'est l'imaginaire personnel conditionné par les mythes de la tribu. Or ma tribu, la communauté juive de Marrakech, a toujours appelé Jérusalem de ses vœux.

Et c'est ainsi que par une étrange connivence, les deux extrêmes se touchent dans le creuset d'une conscience, Maghreb et Machrek confondus, malgré les heurts, les dissonances politiques et autres.

Chacun, certes, rêve, fantasme, fait et défait les combinaisons mentales de personnages, de lieux, d'époques... Phénomènes que les surréalistes aimaient tant provoquer, observer et décrire, phénomène devenus monnaie courante dans les techniques des médias électroniques.

C'est une expérience similaire que je vis depuis des années, fiction

et réalités mêlées, ballotté entre deux mondes qui se juxtaposent, l'un gommant l'autre et le supplantant, ou bien s'y amalgamant jusqu'à ne faire qu'un avec lui. Cette étrange opération qui rappelle la technique du "fondu" cinématographique, a lieu à la fois dans mon *espace du dedans* et dans la vie quotidienne concrète. Au point que, pensant "Marrakech", mes lèvres disent malgré moi "Jérusalem". Et vice et versa.

Où le rouge est roi

Marrakech, c'est le règne d'une seule couleur : toutes les nuances du rouge, du rose, du saumon, du chocolat. Sa carte de visite touristique: Marrakech la Rouge.

Rouge d'abord, comme l'argile dont sont faits ses remparts de pisé, couleur adoptée ensuite systématiquement pour la peinture de ses bâtiments, de ses maisons. Rouge aussi comme le flamboiement de ses couchants inoubliables. Rouge comme le feu et la furie de ses *fantasias*. Rouge surtout comme les passions qui la consomment ou qu'elle n'a cessé de susciter dans l'histoire du pays dont elle fut capitale durant des siècles — et dans nos cœurs de Marrakchis impénitents, épris de ses éclats, de ses excès, de sa folie intrinsèque qui se déchaîne quotidiennement à l'heure crépusculaire dans son incroyable et unique Jémaâ el Fna.

Le rouge est, n'est-ce pas, la couleur primordiale, rouge de la chair, rouge de la terre d'où cette cité sauvage semble surgir comme magiquement, nécessaire, indomptée. Quelque chose comme un halo irréel semble en émaner, se consumant dans le soleil torride, — flamme invisible, entretenue par les vents du grand Sud, vents du Sahara que même le gigantesque Atlas est incapable d'arrêter.

Jérusalem aussi : rouge, mais d'un rouge autre, impalpable. Le rouge de l'Histoire, des guerres, des nostalgies inguérissables. Jérusalem, ville où ont coulé, où coulent encore lait, miel et sang. Ici aussi, le désert est proche, mais il est autre : c'est celui où longtemps a soufflé le vent de la prophétie, un vent à l'odeur d'absolu. Absolu inaccessible. Mais nécessaire, inévitable.

Jérusalem a deux dimensions. Mieux : deux entités. Jérusalem-d'en-haut, Jérusalem-d'en-bas. Avant même que je ne mette les pieds dans sa version terrestre (où je baigne depuis plus de trois décades), physique, exigeante et dangereuse ; l'autre, onirique et mythique, était déjà présente dans sa sœur très terrestre Marrakech, et plus exactement dans sa partie juive, le *mellah* qui, des siècles durant, a abrité une communauté juive, et les aspirations messianiques étaient focalisées et articulées autour de l'image mythique de la Ville Eternelle.

Le mellah, un "état dans l'état", petite enceinte à l'intérieur de la grande. Autonomie juive sous domination musulmane (tantôt berbère, tantôt arabe), puis française.

Que le mellah de Marrakech (et d'ailleurs, du reste) ait joué le rôle de substitut à la Ville Sainte, de palliatif, de médiateur, on n'en trouverait guère de meilleure preuve que le témoignage de Elias Canetti, prix Nobel de littérature, juif assimilé, d'origine sépharade et bulgare de naissance, éduqué en allemand et écrivant en cette langue. Lors d'un séjour à Marrakech en 1953, il découvre par une sorte de révélation instantanée, sa judéité la plus profonde, la plus authentique, précisément dans le ghetto de Marrakech et pas ailleurs.¹

Il est tout d'abord frappé par les visages, leur diversité, la force de leur expression : "lumineux Juifs de Rembrandt", "le patriarche, Abraham (qui) parlait avec condescendance à Napoléon et un prétentieux agité qui ressemblait à Goebbels (sic) se mêlait à la conversation". Puis il observe :

"Je pensais à la migration des âmes. Peut-être, me dis-je, chaque âme humaine doit-elle au moins une fois devenir juive et voilà qu'elles sont toutes réunies là (...) chacun de ces hommes croit dur comme fer qu'il descend en droite ligne du Peuple de la Bible".

La misère matérielle qui régnait dans ce quartier et qui trente ans plus tôt a servi aux frères Tharaud à étayer et à illustrer leur antisémitisme viscéral² n'a nullement empêché Elias Canetti de s'identifier le plus totalement du monde à la petite place qui était au cœur du mellah :

"J'avais l'impression d'être véritablement ailleurs, parvenu au terme de mon voyage. Je n'avais plus envie de m'en aller. Je m'étais déjà trouvé ici, il y avait des centaines d'années, mais je l'avais oublié. Et voici que tout me revenait. J'y trouvais offerte la densité et la chaleur de la vie que je sentais en moi-même. J'étais cette place et je crois bien que je suis toujours cette place."

Marrakech et son Mellah recevaient ainsi une consécration qui dépasse de loin le niveau subjectif et touche aux strates mythiques les plus profondes. Une force mystérieuse résidait là dans ce coin perdu du monde où le regard, superficiel ou malveillant, ne percevait que le sordide et le répugnant dans ce foyer d'où émanait une énergie qui établissait, par-delà l'espace et le temps, un lien puissant, secret entre *mes* deux capitales, la Berbère et la Judéenne : Marrakech, Jérusalem.

Qui aurait pu souhaiter un plus prestigieux appui, une meilleure concrétisation, un fantasme tout à fait personnel et jalousement gardé ! Découvrir, comme Canetti, ses sources les plus lointaines, les plus reculées dans un coin perdu et inattendu (et qui pour quelqu'un aussi éloigné de lui que moi, était lourd de sens) tient de la fiction et semble confirmer l'appellation populaire de la "juiverie" marrakchie : "la petite Jérusalem" (à dire bien vrai, bien d'autres communautés juives

réclamaient le même privilège — mais qu'importe!).

Où le mythe est roi

Et ne voila-t-il pas que la même révélation soudaine de son identité profonde que Canetti a eu au cœur de ghetto marrakchi, un autre Juif, maghrébin comme moi, l'a connue non pas dans la "petite" Jérusalem maghrébine, mais bel et bien dans la grande, la "vraie" Jérusalem! (Mais qui pourra nous dire avec assurance quelle est La Vraie ?)

C'est André Chouraqui, écrivain et traducteur en français de la Bible et du Coran et un des apôtres de l'oecuménisme, qui nous raconte, dans son autobiographie³, son premier contact avec Jérusalem : "Oui, la découverte de Jérusalem fut bouleversante pour moi (...) pour la première fois je me sentais chez moi, pour la première fois, j'appartenais à un pied dont le sol ne se déroberait plus sous mes pieds (...) je me sentais envahi d'une ivresse inconnue (...) je n'avais pas à couper mes racines algériennes ni à renier tout ce que j'avais reçu de la France. Bien au contraire, je découvrais la valeur de mes exils en retrouvant une patrie qui soit à moi, une culture (...), l'essentiel de mon identité, sans masque..."

Telle fut la vision de Jérusalem qui "(le) frappa avec la violence d'une révélation" et qui décida de son avenir et de sa carrière. Expérience partagée plus ou moins par des centaines de milliers de Juifs d'Afrique du nord et d'ailleurs. André Chouraqui parle dans ses écrits historiques d'épopées, de sagas, pour caractériser ce phénomène d'une ampleur sans précédent. Il faudrait ajouter que, sans la puissance des mythes en jeu, cette épopée du retour n'aurait pas eu lieu.

Revenant à Marrakech trente ans après avoir, comme l'immense majorité des Juifs marocains, quitté le Maghreb natal pour le nouvel Israël, je suis allé revoir ces lieux qui ont vu ma sensibilité et celle de Canetti se rencontrer et se reconnaître comme sœurs, lieux à peu près complètement vides de leurs habitants juifs et habités à présents par des familles musulmanes. Fin d'une époque de cohabitation. Transfert de toute une population d'un bout de la Méditerranée à l'autre, vers une nouvelle réalité judéo-arabe, judéo-musulmane, dans un contexte féroce et conflictuel. Du Maghreb au Machrek, on refait sa vie. On efface et on recommence. Environnement géographique et ethnique similaire, mais relations fondamentalement différentes. Souveraineté juive : renversement des rôles. Résultat : tensions, rancœurs, violence.

Revenant donc sur ces lieux où ne subsistent que des traces de ce judaïsme vivace qui les hantait : le cimetière pareil à un désert (mais consciencieusement par un gardien musulman), une synagogue par-ci

par-là (il y en avait une quarantaine avant l'exode), quelques vieillards grabataires, attendant leur fin, une poignée de commerçants et de petits bourgeois accrochés à leurs intérêts — tout cela ressemble à un vestige pathétique et on se prend alors à rêver, à méditer sur les mutations de l'histoire (caprice ou nécessité ?) ou sur les leçons à en tirer.

Par exemple : comment utiliser le potentiel, plusieurs fois centenaire, de coexistence et de fécondation culturelle des deux populations, juive et arabe, accumulé au cours des siècles au Maghreb aussi bien qu'en Espagne afin d'en faire un élément de rapprochement, de compréhension, entre les parties au conflit moyen-oriental actuel ? Conflit qui, comme le souligne Yves Besson, dans son analyse pertinente¹, défie la logique, les conceptions et la méthodologie des politologues occidentaux qui ignorent ou mésestiment l'importance des facteurs identitaires et ethniques.

Au vent de l'histoire

Aussi, est-ce avec un certain étonnement ravi qu'on découvre, en visitant aujourd'hui le Mellah de Marrakech, que son nouveau nom officiel marqué sur les murs, est : "Hay es-Salam" (le Quartier de la Paix). Et le visiteur israélien né dans ce quartier et le revisitant très longtemps après, ne peut s'empêcher d'y voir, par-delà l'intention de ceux qui l'ont ainsi baptisé, un signe et un symbole "compensant" le manque de présence physique juive.

Du Quartier de la Paix à la ville qui devrait être la Cité de la Paix par excellence (c'est bien une des étymologies de Yerouchalaïm) mais ne l'est pas encore, ce "Salam", ce "Shalom" est comme un défi lancé au vent de l'Histoire, un souhait à l'adresse du Levant...

Shlomo Elbaz, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, est directeur de la revue *Levant* et président du mouvement *The East for Peace*.

Notes :

1 Elias Canetti a consigné ses impressions à l'état brut ou presque dans son ouvrage *Les voix de Marrakech*. Ed. Albin Michel pour la version française, 1980.

2 Les frères Tharaud ont écrit *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas*, Ed. Plon, 1920.

3 *L'amour fort comme la mort*, Ed. Laffont, 1990.

4 *Identités et conflits au Proche-Orient*, L'Harmattan, 1991.